

« Chirurgien de fer » 1, « duce » 0.
Permanence de l'idée de l'homme d'État
dans l'Espagne des années vingt

MANUELLE PELOILLE

Université de Paris X-Nanterre

Dans la presse d'opinion espagnole, chez les intellectuels, le dictateur italien Mussolini apparaît après son ascension au pouvoir dans les derniers jours d'octobre 1922 comme un nouveau modèle possible d'homme d'État. Il attire beaucoup de membres de la classe politique espagnole en pleine crise, de gauche comme de droite, parce qu'il est un civil et pourrait donc rompre avec le modèle du militaire espagnol qui, des libéraux exaltés et absolutistes du début du XIX^e siècle aux gardiens de l'ordre de la trempe de Martínez Campos, en passant par les *espadones* d'Isabelle II (1839-1868), intervient dès que la volonté politique des civils faiblit ou disparaît. Mussolini ne va pas dépasser le stade du « tout nouveau, tout beau », la rupture attendue n'aura pas lieu, le modèle demeurera celui du militaire conspirateur et du « chirurgien de fer » réclamé par Costa, selon une formule devenue cliché mais bien propre à l'Espagne.

Cette étude prend pour source tous les essais que nous avons pu trouver traitant du fascisme entre 1922 et 1930 (une soixantaine), ainsi que le résultat du dépouillement systématique des articles d'opinion sur le fascisme italien dans les quotidiens suivants, couvrant la majeure partie de l'échiquier politique : *ABC* (monarchiste), *El Debate* (catholique proche du Vatican), *La Época* (journal de la droite libérale traditionnelle), *Heraldo de Madrid*, *La Libertad*, *El Sol* (libéraux à visées modernisatrices).

LE CULTE DE LA PERSONNE DE MUSSOLINI

Mussolini ne se contente pas de subir des comparaisons avec des héros de la mythologie ou de la littérature (Hercule, Gulliver, l'apprenti sorcier de Goethe) ; avec des personnages historiques (Napoléon III, Cisneros, César Borgia, Bonaparte, Guillaume II) ; avec ses contemporains tels Hitler ou son antagoniste Lénine. Que l'on se prononce en sa faveur ou contre lui, il devient une référence. Par ce mot, nous n'entendons pas objet de louange inconditionnelle, mais un point autour duquel la majeure partie de l'intelligentsia est amenée à se prononcer. Celui qui résume peut-être le mieux cet état de fait est le politique républicain Marcelino Domingo :

Mussolini es una figura universal. Podrá despertar odios o devociones o sarcasmos ; pero despierta una pasión. Se podrá sentir en su presencia el afán de matarle o de abrazarle o de despreciarle; pero se siente, por poco que vibre el espíritu, un incontenible afán. No es solamente curiosidad lo que suscita su paso : Mussolini justificaría el que entre la multitud hubiera quienes se empeñaran en llevarle en hombros o que hubiera quienes ondeasen banderolas de mofa.¹

Nombre d'intellectuels font ouvertement l'éloge du dirigeant fasciste, qui a tout pour devenir alors un modèle d'homme politique de rupture, substitut potentiel du militaire au *pronunciamento* facile. Si *El Debate* et *ABC* sont ceux qui s'associent le plus au culte de la personnalité, avec des réserves pour le premier, nous avons pu constater à la lecture de certains articles publiés dans la presse libérale que ces deux quotidiens n'avaient pas le privilège de la célébration de Mussolini. Ainsi tel anonyme, en première page de *Heraldo de Madrid*, après s'être brièvement défendu d'un quelconque assentiment à l'égard du fascisme, consacre-t-il tout le reste de son article à l'apologie du dirigeant italien, qui montre Mussolini comme le fils de ses œuvres, proche des préoccupations du peuple pour en être issu, comme un formidable orateur au verbe créateur, enfin comme une personne chaleureuse, loin de la froideur d'un Lénine. Le long article, publié à la une, fait apparaître un autre trait de l'effigie mussolinienne :

Mussolini ha subido al Poder apoyado en una fuerza formidable, cuya organización es obra suya. Si el fascismo no es Mussolini, por lo menos el « duce » es el más gran fascista, y el fascismo no se lo encontró nadie hecho, sino que fue haciéndose sin la colaboración del Estado y en contra de él, tras una lucha dura y difícil.²

Tout comme le recours à la figure d'Hercule, la description de traits physiques peut servir de base à une intensification de la figure du dictateur italien. Juan Guixé part du paysan pour en arriver au glorieux soldat de l'Empire romain :

Es una cabeza energética, como la de esos aldeanos vascos de Arteta, cabeza de campesino fuerte, de romano, de centurión, de soldado latino.³

Le mépris n'est pas absent en revanche de la note « prognatismo plebeyo » utilisée pour décrire son visage par le chroniqueur du voyage de Primo de Rivera et d'Alphonse XIII à Rome en novembre 1923⁴. Dans son regard, où ses partisans voient une force de persuasion presque magique, ses détracteurs perçoivent des allures de folie :

La mirada, cuando Mussolini se exalta, adquiere fulgores de demencia, y los ojos parecen escapar de las órbitas, agrandando desmesuradamente el blanco de ellos.⁵

¹ M. Domingo, *Libertad y autoridad*, Madrid, Javier Morata, 1928, p. 267.

² Anonyme, « Fuera de España. Mussolini y su dictadura », *Heraldo de Madrid*, 2 novembre 1923.

³ J. Guixé, *Libertad, Dictadura y Fascismo*, Madrid, Zeus, 1931 (?), p. 159-160.

⁴ I. Ribera Rovira, *La conquista de Roma*, Barcelone, Tipográfica Catalana, 1924, p. 153.

⁵ J. Guixé, *Libertad, Dictadura y Fascismo*, op. cit., p. 159.

La liste des traits moraux est plus longue et succède souvent à un bref portrait physique. Parfois, la présentation, en une phrase ambiguë, paraît contredire l'éloge :

[Mussolini es un hombre] « de talento, de alma encendida y temperamento dominador »⁶

Afin de le rendre sympathique au lecteur, plusieurs publicistes recourent d'abord à l'accumulation outrancière de qualités. Le journaliste Andrés Revesz, responsable des pages internationales d'*ABC*, publie en 1926, sans peur du ridicule, *Mussolini, el dictador en pyjama*⁷. L'ouvrage fait l'objet d'une excellente critique dans *Heraldo de Madrid*, qui le présente comme un portrait exemplaire et objectif, « una ejemplar biografía de Mussolini »⁸.

L'auteur sature son essai de notes laudatives, le transformant en un personnage exempt du moindre défaut. À le lire, Mussolini, forte individualité qui a su s'arracher à la masse, se distingue par son énergie physique, sa capacité de travail et d'organisation, son sang-froid politique, sa sobriété, son mépris de l'argent, son habileté diplomatique, son sens des responsabilités. Il serait un amoureux des sports, des fleurs et des animaux, de la musique et de la littérature. Seul l'éditeur barcelonais Vicente Clavel⁹, pourtant qualifié d'objectif par la revue progressiste *España* au moment de la sortie de son essai *El Fascismo*, avait été plus loin dans l'apologie. Après avoir fait mention des éloges prodigués à son sujet par Arturo Rossato dans la revue *Modernísima*, il ne définit pas le Duce autrement que comme « voluntad férrea », « mente poderosa », « orador elocuente », « escritor conciso y claro », « buen razonador y dialéctico », « con dotes supremas de organizador », « sencillo en su trato », « sin orgullo ni vanidades », « fuera de convencionalismos sociales », « luchador », « rudo y enconado », « buen camarada »¹⁰.

Une constante des portraits favorables à Mussolini vise à le placer au même niveau que le lecteur, à le rendre familier. Après les accumulations de traits laudatifs, il s'agit là d'un deuxième procédé destiné à séduire le public espagnol. La tendance était perceptible dès la lecture de la pièce *Pío Mussolini*, d'Antonio Asenjo et Ángel Torres del Álamo, jouée en novembre 1923, qui donne à un père de famille en crise d'autorité le nom de l'homme d'État italien. Le rapprochement entre Mussolini et la figure paternelle se présente aussi chez les commentateurs politiques :

⁶ I. Ribera Rovira, *La conquista de Roma*, op. cit., p. 139.

⁷ A. Revesz, *Mussolini, El dictador en pyjama*, Madrid, Biblioteca Internacional, 1926. Un an plus tard, il publie une série d'entrevues avec le dictateur espagnol Primo de Rivera, laissant à celui-ci l'occasion de se prononcer sur son collègue italien.

⁸ Anonyme, [sans titre], *Heraldo de Madrid*, 14 avril 1926.

⁹ Plus connu pour être l'initiateur des premières *Ferías del libro* (Salon du Livre) espagnoles.

¹⁰ V. Clavel, *El fascismo*, Barcelone, Cervantes, 1923, p. 63.

Cuando sus amigos de la víspera se le insubordinan, les regaña a grandes voces, como un padre impulsivo y cariñoso a unos hijos traviesos, confiando en que se corregirán y serán buenos chicos, sin odio ni rencor.¹¹

Andrés Revesz nous présente Mussolini au saut du lit, puis tous les détails de sa vie quotidienne. Grâce à ce livre, le lecteur pouvait imaginer avoir accès à son régime alimentaire, ainsi qu'à ses petites habitudes.

Le préposé à la rubrique internationale d'*ABC*, comme le fit Clavel en 1923, insiste sur les handicaps et difficultés rencontrés par Mussolini : origine modeste, imposition de sacrifices pour faire ses études, exil en Suisse, blessures de guerre, santé fragile, afin de rehausser ses réalisations, et de le rendre sympathique. Peut-être pour attirer l'attention des couches moyennes et populaires, son passé d'ouvrier et d'aventurier est mis en valeur dans ce livre comme chez celui qui fut l'un des premiers fascistes espagnols, Ernesto Giménez Caballero :

Saber el operario italiano que Mussolini ha sido albañil, y emigrante, y labrador, y socialista, y hampón como él [...] es un enorme acicate de respeto y de solidaridad.¹²

Le fait qu'il appartienne à la race des *self-made men* justifie le rapprochement, par le fondateur de *La Gaceta Literaria*, entre Mussolini et d'autres grands personnages :

Su prestigio no se le impone oficialmente, artificialmente, desde una vieja casta burocrática, sino que viene de dentro a fuera. Mussolini, como Lenin, como Ford, como Charlot. El arrivista genial. El César.¹³

Un raccourci de cette vision familière laudative peut être résumée dans la citation suivante, qui nous présente Mussolini dans une cage avec quatre lions :

Mussolini se pone de rodillas, besa a la fiera y juega con ella como un niño jugaría con una gatita, mientras que los leones miran la escena apartados, inmóviles, como hipnotizados.¹⁴

La familiarité est induite par l'assimilation de Mussolini à un enfant, et par une relation établie avec un animal familier, élément féminin (*gatita*). Mais ce qui se dégage de ce passage, c'est l'impression d'une autorité naturelle, qui le distingue du commun des mortels. La fascination présumée exercée sur les fauves est facilement transposable à celle imprimée sur les sociétés, et confirme le *Duce* dans son image de conducteur, de meneur d'hommes.

L'écrivain Juan Chabás, à la différence de ses deux prédécesseurs en matière d'essais sur le fascisme, Clavel et Revesz, n'est pas un incondicional de Mussolini. Ceci ne l'em-

¹¹ F. Cambó, *En torno del fascismo italiano*, Barcelone, Editorial Catalana, 1925, p. 146.

¹² E. Jiménez Caballero, *Círculo imperial*, Madrid, La Gaceta Literaria, 1929, p. 53.

¹³ *Idem*.

¹⁴ A. Revesz, *Mussolini, El dictador en pyjama*, op. cit., p. 39-40.

pêche pas de céder à la tentation apologétique, comme si la fascination traversait les clivages politiques espagnols :

No es hombre de extraordinaria inteligencia, ni de gran cultura, ni de elegante y fecunda oratoria; ante el talento de un Nitti o el saber político de un Salandra o Sonnino, la palabra de un Ferri, Mussolini queda oscurecido; pero posee, en cambio, una astuta sagacidad que rápidamente le permite apoderarse de cualquier situación, un pronto intuir, una fuerte capacidad de trabajo y una voluntad recia y firme que se imprime en cada palabra haciéndola precisa y clara, casi contundente.¹⁵

Les discours sur le fascisme sont focalisés sur Mussolini. Que l'on soit ou non admirateur du régime italien, on observe l'importance accordée à la personne. La fascination pour Mussolini pourrait susciter des vocations d'homme d'État nouveau, en rupture avec les figures traditionnelles. A cette fascination s'ajoute le fait que Primo de Rivera ne sort guère avantagé de la comparaison avec le dictateur italien.

MUSSOLINI ET PRIMO DE RIVERA

Dans la mesure où la dictature instaurée en Espagne le 13 septembre 1923 se trouve dans un premier temps comparée au fascisme, on aurait pu penser que le rapprochement entre leurs deux chefs allait de soi, or le caractère, la formation et les actions des deux personnages incitent à établir davantage de distinctions entre les deux, distinctions que ne dissipent pas les rapprochements forcés tels que la présentation de Primo de Rivera au général Balbo par Alphonse XIII en ces termes : « Este es mi Mussolini... », qui s'apparentent plus à un bon mot qu'à l'expression d'une réalité¹⁶.

La plupart du temps, la comparaison entre les deux personnages tourne à l'avantage de l'Italien, élément qui aurait pu être favorable à la rupture du modèle d'homme d'État en Espagne.

Dans l'ensemble cependant, on ne songe pas à comparer les deux dictateurs. Une des causes évidentes est que Primo de Rivera se donne une image de viveur, dans la plus pure tradition des corps de garde ; jamais il ne se fait immortaliser dans des poses martiales à la Mussolini. C'est plutôt entouré de femmes et de bonnes bouteilles qu'il aime à être représenté. Jamais il ne fit l'objet du culte de la personnalité officiel dont a bénéficié Mussolini en Italie et hors d'Italie.

Dès l'entrevue entre les deux dictateurs en novembre 1923, les publicistes espagnols distinguent les deux hommes. La comparaison tourne toujours à l'avantage de l'Italien, même chez les partisans du général andalou. Cette réalité est un argument de choix pour les détracteurs de la dictature espagnole, comme le diplomate Reynoso par

¹⁵ J. Chabás, *Italia fascista*, Barcelone, Mentora, 1928, p. 61-62.

¹⁶ Anecdote recueillie par G. Palomares Lerma, *Mussolini y Primo de Rivera : política exterior de dos dictadores*, Madrid, Eudema, 1989, p. 157.

exemple, ambassadeur en Italie, évincé peu après l'instauration du directoire militaire et qui, dans ses mémoires, ne cache pas son mépris à l'égard de Primo de Rivera pour l'absence de « bonnes manières » et tient à marquer la distinction entre les deux personnages :

Here were two dictators seated side by side — but what a difference between them !¹⁷

Dans un registre plus violent, le romancier Blasco Ibáñez, depuis la France, ne manque pas de souligner une même dissemblance afin de dénigrer le dictateur espagnol, qu'il infantilise en le désignant par son prénom affublé d'un diminutif à connotation ridiculisante :

Miguelito a tenté de copier Mussolini, mais il l'a fait gauchement et sans renoncer à ces manières d'histrion qui le caractérisent.¹⁸

[...]

La grande page de la vie politique de Primo de Rivera est le voyage qu'il a fait en Italie avec son protégé et prisonnier Alphonse XIII. Le tyran en uniforme s'en alla banqueter avec le tyran en jaquette et guêtres blanches (auquel, soit dit en passant, il faut reconnaître une grande supériorité sur son confrère espagnol).¹⁹

Si le dictateur espagnol est placé sur le même pied que son homologue italien, c'est à cause de leurs fins politiques communes, en aucun cas en raison des qualités respectives des personnages. Comme on peut le constater à la lecture des propos qui suivent, la motivation essentielle des publicistes semble être de nuire au dictateur espagnol, en louant le gouvernement italien ou en valorisant Mussolini :

Siendo hombres tan distintos ambos, por su formación ideológica y por su capacidad de gobernantes, educado Mussolini en la fértil escuela del socialismo, sin más preparación Primo de Rivera que la adquirida en los cuartos de banderas y en los casinos militares, los dos, sin embargo, van movidos por la misma fuerza histórica en defensa contra la amenaza rusa.²⁰

Si une même aspiration historique peut animer les deux hommes, la comparaison s'arrête là, car la puissance politique de Mussolini est sans commune mesure avec celle dont dispose Primo de Rivera, poursuit le socialiste Luis Araquistain, dont le jugement s'oppose à celui de Blasco Ibáñez :

Mientras en Italia, Mussolini, arrolla el Parlamento, el Gobierno y el propio rey, en España —yo tengo este convencimiento absoluto—, la corona es el deus ex machina.²¹

¹⁷ F. de Reynoso, *Reminiscences of a Spanish diplomat*, Londres, William Brendon & Son, 1933, p. 266.

¹⁸ V. Blasco Ibáñez, *Alphonse XIII démasqué. La terreur militariste en Espagne*, Paris, Flammarion, 1925, p. 72.

¹⁹ *Idem*, p. 87.

²⁰ L. Araquistain, *El ocaso de un régimen*, Madrid, España, 1930, p. 224.

²¹ *Idem*, p. 226.

Outre ces deux éléments qui auraient pu aboutir à une rupture dans le modèle espagnol du héros politique s'ajoute le lien établi entre l'homme d'État et la nation, le héros politique et son peuple. Là encore, Mussolini est le centre de toutes les attentions.

FIGURE DU HÉROS POLITIQUE

Dans les débats de la Restauration qui n'en finit pas d'agoniser de 1898 à 1923, les politiques traditionnels et les militaires de carrière apparaissent comme incapables de recueillir les aspirations nationales de l'Espagne, bafouées à l'intérieur par l'organisation politique des nationalistes basques et catalans et à l'extérieur par la conclusion de la curée de l'Empire colonial espagnol. Parce que Mussolini apparaît comme celui qui donne corps aux aspirations nationales italiennes, il se présente comme une figure exemplaire susceptible de rompre avec les modèles espagnols existants.

Pour l'ardent et précoce défenseur du régime mussolinien que fut Vicente Clavel, le héros exalté entraîne le peuple vers le sommet de ses plus hautes destinées, et, ce faisant, réveille le sentiment populaire endormi :

Mussolini representa el equilibrio democrático que se establece entre el héroe exaltado y el pueblo que con el héroe llegó al mismo grado de exaltación, [...]. Mussolini es el héroe carlyliano que sabe arrastrar a un pueblo hacia la cumbre de sus altos destinos, despertando los sentimientos dormidos en el alma popular y que eran como el legado de los héroes preteritos que forjaron la raza.²²

Cette vision diffère à peine de celle de l'écrivain et éditeur Ernesto Giménez Caballero. Lorsque Vicente Clavel propose cette exaltation du régime mussolinien, « Gécé » sort tout juste du service militaire au Maroc. Sa conception, plus tardivement formulée (autour de 1928), dépasse le simple enthousiasme et débouche sur quelque chose de plus complexe. Le héros doit deviner, sentir le génie de son peuple et le lui révéler, percevoir aussi ses aspirations secrètes, mais irréalisables, pour les contrarier.

Certains représentants du camp libéral, opposés au régime italien, confèrent à Mussolini le rôle de créateur suprême. C'est le cas de Juan Chabás, dont le livre *Italia fascista*, sorti en 1928, n'est pas dépourvu d'élan zélateur :

Mussolini ha sido el verdadero creador del fascismo. El germen político de éste fermentaba ya en una parte de la conciencia italiana, pero necesitaba de un hombre que lo impulsara, que supiera rodearlo de una atmósfera mítica y hacer de él un núcleo de salvación nacional.²³

²² V. Clavel, *El fascismo*, op. cit., p. 145.

²³ J. Chabás, *Italia fascista*, op. cit., p. 61.

Cette thèse, y compris dans la forme, diffère peu de celle défendue cinq années plus tôt par *La Época*. Entre deux hypothèses formulées, l'auteur de l'article dit privilégier la seconde, dans une question qui a tout d'une affirmation :

¿ Es que Mussolini tiene tal fuerza personal que por sí ha cambiado al país ? ¿ Es que en la mayoría de éste había virtudes y valores que sólo necesitaban el exponente, el conductor ?²⁴

Il est peu probable que Chabás ait tenu entre ses mains ce numéro de *La Época*, et peu importe ce que l'on peut affirmer, c'est qu'il existait une thèse suffisamment dans l'air du temps pour se retrouver sous des plumes de tendances très diverses, comme sous l'effet d'une mode idéologique.

Chez le même Chabás, l'idée de la prédestination vient alimenter une définition générique du héros :

Mussolini estaba especialmente dotado: él es un hombre de acción y de gesto; de perseverancia organizadora y de teatrales movimientos exaltadores. Nació, seguramente, para ser jefe de un partido italiano. [...] Era el hombre nacido para dominar.²⁵

Le sujet politique, ici, c'est l'individu, qui réalise, qui donne corps à des aspirations latentes que le peuple lui-même est incapable de formuler. On retrouve, ensuite, la même conception que celle exprimée par un apologiste fervent du fascisme, Giménez Caballero. Pour cet intellectuel, le titre de héros revient à celui qui sait cristalliser et canaliser le destin de son peuple. Mussolini est l'incarnation de cette représentation du héros.

Pour ce dernier, outre l'extrême capacité de création et d'actualisation de ses dispositions, le héros doit sentir ce qui constitue « l'essence » de son pays (il ne saurait sentir celle d'une autre nation que la sienne : on ne peut être prophète que dans sa propre patrie, nous dit « Gécé » dans le prologue à *Genio de España*), et, plus encore, lui donner son expression dans une œuvre accessible à son peuple, jugé incapable de percevoir par lui-même son propre génie. Nous renouons ici avec la distinction entre les individus voués à diriger et à canaliser les forces populaires et tous ceux qui doivent suivre la parole du guide :

La palabra del poeta, del vate, del vaticinador, del profeta, del místico, del oráculo, del predicador, es como el polen de toda fecundación histórica. Es como el germen vital que, igual al de las palmeras por el aire, ha de ventear ansioso hasta encontrar el destino fértil y engendrador. Hasta dar con las entrañas maternas del alma de acción, del héroe político.²⁶

²⁴ Anonyme, « La política exterior de Mussolini », *La Época*, 6 septembre 1923.

²⁵ J. Chabás, *Italia fascista*, op. cit., p. 61.

²⁶ E. Jiménez Caballero, *Arte y Estado*, Madrid, Gráfica Universal, 1935, p. 187.

Une telle rencontre entre le héros et le destin national est malgré tout le fait du hasard : pareille à la graine soumise au gré du vent, la parole du devin ne trouve pas ce destin de manière consciente, elle « tombe dessus ». Nous sommes dans le domaine de l'inconscient, de l'émanation d'un Etre que tous ne peuvent capter. La Parole est souvent liée à l'élément viril, par le choix de mots comme « polen », « germen vital », renouant avec l'exaltation de la vie mise en relation avec l'élément masculin. Giménez Caballero reprend ces thèmes, pour les appliquer à l'homme politique et au héros. Tous deux sont à même d'assurer le rôle de guide pour leur peuple. On trouvera dans cette sélection un écho aux idéaux romantiques renforcés par le concept du surhomme de Nietzsche. Entre le héros et le peuple, conçu non comme un être politique, historiquement constitué, mais comme communauté dont le principe fondateur est un Etre, un Destin, s'établit une double relation. La figure individuelle du héros, premièrement, doit percevoir le génie (destin) du peuple, pour le mener ensuite vers la réalisation de hauts desseins historiques, dans le cas de l'Espagne des années vingt et trente, à la récupération de l'universel catholique. C'est à la fois le conducteur (le mot « Duce » n'a pas été choisi au hasard pour désigner Mussolini) et le père, le protecteur. Sur ce point, n'oublions pas que « génie », dans son sens étymologique, désignait la divinité protectrice chargée de surveiller un homme toute sa vie durant. Mussolini apparaît alors comme le génie protecteur de l'Italie :

Como divinidad vigilante, la efigie de Mussolini emerge de las casas, de las granjas, de los establos.

[...]

En las noches negras de miseria italiana, por estaciones, muelles y carreteras del país, yo adivino la efigie de Mussolini, como un ángel negro, apareciendo al emigrante, ofreciéndole el pan y el palo.²⁷

De guide, de conducteur, l'homme d'État devient révélateur, puis présence magique ou divine.

L'importance accordée à l'individu dans l'histoire constitue la base du culte de la personnalité, des visions apologétiques de Mussolini qui se développent dans les années vingt mais l'Espagne, outre ses grandes figures individuelles du XIX^e siècle, dispose depuis Costa d'une référence propre, que toute la presse réclame dans les années 1917-1923, qui tient en échec le modèle nouveau d'homme d'État proposé par le fascisme italien. Voilà pourquoi la rupture dans le modèle d'homme d'État n'aura pas lieu.

FORTUNE DE LA MÉTAPHORE DU CIRUJANO DE HIERRO

L'Espagne contemporaine se caractérise par une propension à l'adoption de solutions militaires pour régler les impasses et conflits, sous la direction d'un chef, ou *caudillo* :

²⁷ E. Jiménez Caballero, *Círculo imperial*, Madrid, Ediciones de La Gaceta Literaria, 1929, p. 56.

Riego en 1820, Serrano et Prim en 1868, Martínez Campos en 1874. Ce modèle, présent aussi bien dans la tradition progressiste que dans la tradition conservatrice, fait partie de l'horizon des intellectuels espagnols au moment de l'arrivée des fascistes au pouvoir. On parle alors de *caudillo*, terme commun à la métropole et aux colonies, qui désigne d'abord le chef de bande, puis le chef politique. On aurait pu penser que le terme serait abondamment utilisé dans la presse, or il n'en est rien. A propos de Mussolini, *El Debate* parle du « caudillo fascista », mais souvent emploie le mot au pluriel pour désigner les *ras*, les dirigeants locaux comme Farinacci. En rappelant de la sorte le sens premier, le journal catholique semble indiquer que le fascisme n'est qu'un assemblage de factions. Le choix des mots vient à l'appui de ses réticences. Quelques auteurs isolés usent cependant du terme « caudillo » à propos de Mussolini :

Comenzaremos por su caudillo [del fascismo], Mussolini.²⁸

El fascismo, por otra parte, encendido por estos ademanos de su caudillo.²⁹

De la même manière que l'épisme franquiste fera ultérieurement passer son chef du rang de meneur de faction militaire au rang de conducteur national, le chroniqueur Ignacio Ribera Rovira place Mussolini sur un piédestal :

Es en este momento [1920] que (sic) su figura se agiganta, y adquiere las proporciones de un caudillo nacional.³⁰

Ceci dit, le mot est loin de s'imposer à propos du chef du fascisme italien. Dans les années vingt, c'est plutôt l'expression « cirujano de hierro » qui traîne dans tous les encriers. Le fait n'échappe pas à un observateur comme Azaña, qui écrit en avril 1923 :

Muchos hallazgos de Costa se han convertido en lugares comunes de la conversación y del periodismo, y es probable que tarden en caer en desuso, porque la misma generalidad de la expresión permite atribuirles, en cambiando los tiempos, sentido diverso.³¹

Contrairement au mot « caudillo », l'expression « cirujano de hierro » est absente du Dictionnaire de l'Académie royale espagnole avant 1901, date de sa mise en circulation par Costa, et n'est jamais incorporée ensuite. De la première édition de 1726 à celle de 1992, on ne trouve aucune association de l'un des deux mots du syntagme à une quelconque notion politique. Il est permis de se demander, en amont, si l'expression de Costa ne trouve pas sa source dans la tradition organique classique³².

²⁸ F. Cambó, *En torno del fascismo italiano*, op. cit., p. 91.

²⁹ M. Domingo, *Una dictadura en la Europa del siglo XX*, Madrid, Historia Nueva, 1929, p. 20.

³⁰ I. Ribera Rovira, *La conquista de Roma*, op. cit., p. 143. Voir aussi Anonyme, « El complot contra Mussolini », *ABC*, 7 novembre 1925 ; « La piedra de toque », *El Debate*, 1 novembre 1922 et « Un enigma político », *El Debate*, 11 avril 1926.

³¹ M. Azaña, « El cirujano de hierro, según Costa », *España*, n. 397, 24 novembre 1923.

³² Le *Policraticus* de Jean de Salisbury (XII^e siècle) est l'origine de l'application de l'image du corps au domaine politique. C. Aguilar relève l'image de la purge et de la saignée dans les traités politiques du début du XVII^e siècle, dans « Métaphores du corps politique malade autour des années 1620 », in *Le corps comme métaphore dans l'Espagne des*

En aval, selon Tierno Galván, le régénérationniste Joaquín Costa, créateur de la formule, jette les bases d'un nouveau « caudillismo », distinct de celui du siècle des *pronunciamientos*, par son caractère civil, et la nécessité du soutien d'un peuple non souverain³³.

On parle bien de « chancelier de fer » en France, et de « cancelar de hierro » en Espagne à propos de Bismarck, mais l'expression de la dureté signalée dans toutes les langues par l'image du fer n'est associée à l'image médicale que chez Costa :

Esa política quirúrgica, repito, tiene que ser cargo personal de un cirujano de hierro, que conozca bien la anatomía del pueblo español, y sienta por él una compasión infinita, como aquella que inspiró los actos del Conde de Aranda.³⁴

Par « anatomía », le peuple espagnol est comparé à un corps, dans la plus pure tradition de l'organicisme classique et du positivisme krausiste, fort en faveur dans l'Espagne de la Restauration. Le *cirujano de hierro* est celui qui commande, mais aussi celui qui tranche, ampute les membres malades du corps. N'oublions pas non plus que le « cirujano » de l'époque classique procède aux saignées purificatrices. Costa sépare le sujet politique (chirurgien de fer) de son objet (le peuple), alors que certaines conceptions organiques demeurent dans l'absence de distinction du sujet et de l'objet (le sujet et l'objet politiques sont unis dans un même corps).

L'image de la coupure se retrouve dans une autre comparaison de José Pemartín entre le dictateur espagnol et l'homme qui « ouvre la tranchée contre la déferlante rouge »³⁵. Mais cette fois, l'aspect organique est absent.

Il est permis de voir en l'image du chirurgien de fer une version nationale du surhomme de Nietzsche :

De hecho, esta esperanza [en un salvador de férrea voluntad y pronta eficacia ejecutiva], propalada con vigorosa elocuencia por Costa, añadía una nota estrictamente nacional a ese mesianismo finisecular en que Nietzsche sobresalía con su superhombre, vencedor de la epidemia nihilista.³⁶

Établir avec précision à quelle date cette expression commence à se répandre relève de l'impossible pour le moment. Le processus a dû être graduel. Ce que l'on peut affirmer,

XVI^e et XVII^e siècles, Paris, Publications de la Sorbonne Nouvelle, 1992, p. 61-71. Voir aussi, dans le même volume, A. Redondo, « La métaphore du corps de la République à travers le traité du médecin Jerónimo Merola (1587) », p. 41-53.

³³ E. Tierno Galván, *Costa y el regeneracionismo*, Barcelone, Barna, 1961.

³⁴ Cité par J. Maurice, C. Serrano, *Joaquín Costa : crisis de la Restauración y populismo (1875-1911)*, Madrid, Siglo XXI, 1977, p. 141.

³⁵ J. Pemartín, *Le Général Primo de Rivera et la Dictature en Espagne*, Bruxelles, Weissenbruck S. A., 1929, p. 55. Traduction de *Los valores históricos en la dictadura española*, Madrid, Arte y Ciencia, 1928, p. 72.

³⁶ G. Sobejano, *Nietzsche en España*, Madrid, Gredos, 1967, p. 174.

c'est que dans les années 1921-1923, l'opinion intellectuelle de tous bords réclame à cor et à cri un « chirurgien de fer ». Il semble que le désastre d'Anoual de juillet 1921 ne soit pas étranger au succès de la métaphore. On en appelle alors à un homme fort qui établisse clairement les responsabilités de la déroute espagnole au Maroc. Avant le coup d'État de septembre 1923, trois hommes sont perçus comme de possibles incarnations de cette figure : le politique catalaniste Francisco Cambó, Antonio Maura, le général Francisco Aguilera. Au plus fort de la crise, le roi Alphonse XIII avait appelé les deux premiers, respectivement en novembre 1922 et juillet 1923, pour leur proposer, de manière provisoire, les pleins pouvoirs. Aucun n'accepta. Cambó refusait de renoncer à ses revendications catalanistes, condition posée par le monarque pour son accession à la présidence. Les raisons de Maura sont plus malaisées à déterminer³⁷. Quant au vieux général Aguilera, sa volonté inflexible de dégager les responsabilités du désastre d'Anoual, en 1921, lui valut de nombreux soutiens dans la gauche et chez les libéraux ; mais au cours de l'été 1923, la perspective d'un coup de force sous sa direction reste lettre morte.

Ce que les intellectuels retiennent du « chirurgien de fer », c'est le caractère personnel du pouvoir, ainsi que l'aspect violent, radical, contenu dans la métaphore. Sur cette base, il est tout à fait possible de voir en Mussolini un représentant de la politique que Costa demandait pour l'Espagne. Mais c'est oublier que le projet du « lion de Graus » était éloigné du totalitarisme qui se met en place en Italie, puisqu'il prévoit une administration centrale qui laisse une certaine autonomie aux structures périphériques, comme les mairies et les provinces³⁸.

C'est avant l'arrivée au pouvoir de Primo de Rivera, incarnation potentielle de ce modèle, que l'expression apparaît le plus fréquemment, au cours de réflexions déplorant la décadence de l'Espagne, l'incurie des officiers au Maroc, l'instabilité sociale en certaines provinces. Clavel écrit, en 1923, à propos de l'Italie, mais en direction du public espagnol qu'il voulait piquer au vif « el mal exigía un cirujano de hierro »³⁹. Selon Costa, le « chirurgien de fer » était un dictateur transitoire appelé à s'effacer une fois le progrès accompli. On en retrouve l'influence dans les articles de Manuel Bueno :

El dictador es el cirujano que opera un miembro gangrenado y se va, dejando a otros la responsabilidad del tratamiento general que restituya sus perdidas energías al paciente.

³⁷ Sur cette question, voir au premier chef G. Maura, *Al servicio de la historia. Bosquejo histórico de la dictadura*, Madrid, Javier Morata, 1930, tome I.

³⁸ Cf. J. Maurice, C. Serrano, *Joaquín Costa : crisis de la Restauración y populismo (1875-1911)*, op. cit. et C. Serrano, Introduction à J. Costa, *Colectivismo agrario*, Saragosse, Guara, 1983, p. 9-77.

³⁹ V. Clavel, *El fascismo*, op. cit., p. 64.

Pero en determinadas circunstancias, la dictadura no se limita a desempeñar aquel breve y episódico deber, sino que a requerimiento del propio enfermo se compromete a procurarle la integridad de la salud. Tal ha ocurrido en España.⁴⁰

José Pemartín étend l'application de la métaphore à la monarchie, associée à l'immobilisme. Le mot « corps » apparaît de manière explicite :

La monarchie fut donc une sorte d'huile camphrée qui a maintenu, semi-vivant, le corps national jusqu'au moment nécessaire pour l'intervention chirurgicale salutaire.⁴¹

On passe indifféremment de l'image du « chirurgien de fer » à celle de « politique chirurgicale ». Cette dernière est par exemple associée à la révolution entendue comme violence :

Tal vez tenga razón Corra cuando asegura que el fascismo es un órgano de realización revolucionaria, precisando el significado del adjetivo revolucionario como equivalente a la violencia constructora, con un sentido quirúrgico nacido de la convicción moderna de que la *natura fecit saltus*.⁴²

La simple image chirurgicale, elle, semble plus répandue. Elle est présente dans les colonnes d'un journal parisien, *Le Temps*, en 1923, au détour d'un article commentant le *Traité du droit administratif* de Jean Barthélémy⁴³ :

Donc, ni du régionalisme, ni du syndicalisme, ni de l'industrialisme, il n'y a lieu d'attendre la cure radicale de malaise administratif dont nous souffrons. À un traitement chirurgical illusoire, M. H. Barthélémy (sic) préfère une tentative de traitement médical qui, pour n'avoir rien de révolutionnaire, n'en serait pas moins efficace.⁴⁴

En filant la métaphore, Juan Chabás donne dans *La Libertad* l'image d'un fascisme au jour le jour, qui pratique une politique inadaptée et inconséquente, voire criminelle :

El fascismo es un Gobierno de tipo quirúrgico, que, en un momento dado de absurdo nacional, practica una operación más o menos recomendable, y que luego, no conociendo otra técnica, aun cuando ya el enfermo necesita de otros cuidados, repite, a pequeños bisturinazos, la misma intervención quirúrgica. El enfermo corre, evidentemente, el peligro de un desangre.⁴⁵

Pour l'Espagne, Gabriel Maura mélange l'image guerrière avec celle de la chirurgie pour dénoncer l'inadéquation entre la politique de Primo de Rivera et la situation du pays. On retrouve dans son propos l'association entre chirurgien et résection :

⁴⁰ M. Bueno, « Bajo el cielo de Italia. Liberales y revolucionarios », *ABC*, 11 juillet 1925, p. 205.

⁴¹ J. Pemartín, *Los valores históricos en la dictadura española*, Madrid, Arte y Ciencia, 1928, p. 35.

⁴² I. Ribera Rovira, *La conquista de Roma*, op. cit., p. 147.

⁴³ Ce traité semble avoir eu une certaine résonance à l'époque, Carl Schmitt le cite dans l'introduction à *Parlementarisme et démocratie*, Berlin, Dunker & Humblot, 1923.

⁴⁴ M. Reclus, « Les idées et les lois », *Le Temps*, 10 février 1923.

⁴⁵ J. Chabás, « La verdad y el mito », *La Libertad*, 25 décembre 1925.

...cuantos militantes creyeron ver en la espada dictatorial el instrumento quirúrgico más apto para practicar las ablaciones que ellos estimaban indispensables.⁴⁶

Et de poursuivre, sans assumer l'expression :

Una enorme masa social [...] coincidió en discernir al Marqués de Estella patente de operador quirúrgico para la curación del achacoso cuerpo nacional.⁴⁷

Bien qu'aujourd'hui l'expression « cirujano de hierro » ne constitue plus un cliché, nous pouvons donner en partie raison à la prédiction de Manuel Azaña qui, au printemps 1923, écrivait dans *España* que les troupes de Costa tarderaient à tomber en désuétude. L'usage espagnol contemporain des années quatre-vingt-dix nous en prodigue quelques confirmations. Les trois extraits qui suivent, choisis hors des ouvrages d'histoire sur la période, associent l'expression à une direction politique ou économique ferme. Le chirurgien de Costa était aussi une sorte de réformateur. On retrouve ce thème dans le second exemple, qui associe « cirujano de hierro » à « perestroïka ». Enfin, le dernier fragment est le plus proche des incarnations concrètes du modèle (Primo de Rivera, Franco) :

Pan American iba a jugar fuerte, pero antes tenía que asegurarse de que ninguna otra compañía americana tratase de reproducir en Asia los esquemas de feroz competencia que habían llevado al Gobierno del presidente Hoover a *actuar como cirujano de hierro*.⁴⁸

Y entonces es cuando aparece Eugenio Galdón como el *cirujano de hierro de la perestroïka de una empresa* que había funcionado como una finca andaluz con férreos capataces [le groupe PRISA].⁴⁹

A millones de ciudadanos no les entusiasma un gobierno de la derecha, pero por vez primera la derecha española no le limpia las botas a ningún *cirujano de hierro*; no hay peligro de que rujan las dos Españas que están enterradas bajo una losa en Cuelgamuros.⁵⁰

EN CONCLUSION

Dans les années vingt, trois éléments auraient pu faire que l'Espagne connaisse un nouveau modèle d'homme d'État en rupture avec le modèle de l'homme politique de la Restauration ou du prétorianisme traditionnel : la fascination pour Mussolini, la pâle figure de Miguel Primo de Rivera en comparaison avec le dictateur italien, l'idée que

⁴⁶ G. Maura, *Al servicio de la historia. Bosquejo histórico de la Dictadura*, op. cit., tome I, p. 54.

⁴⁷ *Idem*, p. 92.

⁴⁸ C. Pérez San Emeterio, *Pilotos y aventura. Historia de los viajes en avión*, Barcelone, Juventud, 1991, p. 138. [Source : Real Academia Española, Corpus de Referencia del Español Actual (CREA)].

⁴⁹ L. Díaz, *La Radio en España (1923-1993)*, Madrid, Alianza editorial, 1992, p. 428. Même source.

⁵⁰ R. del Pozo, « Se oye el crujido de las vigas », *El Mundo*, 29 décembre 1994. Même source.

Mussolini savait recueillir les aspirations et le destin nationaux de l'Espagne. Mais au final, en idée et en pratique, c'est un modèle en continuité avec la tradition espagnole qui s'est imposé, celui du « chirurgien de fer ».

Sur la question du modèle d'homme d'État comme sur celle du choix du régime politique ou celle de la réponse à la question sociale, le greffon fasciste rencontre alors le rejet de l'arbre de l'« hispanité ».